

Le rendez-vous de la création à L'Assomption 3^e édition du Festival annuel d'innovation théâtrale

Luc Grenier

Number 109 (4), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, L. (2003). Review of [Le rendez-vous de la création à L'Assomption : 3^e édition du Festival annuel d'innovation théâtrale]. *Jeu*, (109), 26–32.

Le rendez-vous de la création à L'Assomption

3^e édition du Festival annuel d'innovation théâtrale

Au cœur du printemps, avant de plonger dans le tourbillon des festivals qui ponctuent la vie culturelle métropolitaine de juin à septembre, le théâtre de création trouve asile depuis trois ans non loin de Montréal, autour du Théâtre Hector-Charland de L'Assomption, à l'occasion du Festival annuel d'innovation théâtrale (FAIT). Au dire de son directeur artistique, Claude de Grandpré, il n'y a rien de surprenant à ce que L'Assomption accueille un tel événement, car cette ville « peut compter sur une proche banlieue de deux millions de personnes ! » Déclaré lors du lancement de la toute dernière édition, en avril dernier, le mot a bien fait rire, et même flatté l'assemblée alors essentiellement constituée de Lanaudois, mais force est de reconnaître que si le FAIT semble d'abord s'adresser à cette clientèle, sa programmation 2003 avait tous les atouts nécessaires pour attirer les « banlieusards » de la métropole : trois pièces européennes (dont une coproduction du Théâtre Hector-Charland), un volet Regard sur le théâtre ontarien, six reprises de créations québécoises récentes, huit solides lectures publiques, deux spectacles musicaux, un film documentaire et même un PRÉFAIT réunissant trois productions étudiantes collégiales ! À L'Assomption, pas question de plier l'échine devant la toute-puissante métropole, le FAIT doit devenir un incontournable, et on entend bien prendre tous les moyens possibles pour y parvenir.



Présence de l'Europe

Tous les moyens, ç'aura d'abord été de présenter plusieurs primeurs québécoises, notamment trois pièces venues d'Europe. D'abord, *Un Noir, une Blanche*, coproduction du Théâtre Hector-Charland, du Théâtre de Nîmes (France) et du Théâtre Varia (Belgique), est signée par quatre auteurs : Lise Vaillancourt, Carlos Liscano, Daniel Keene et Slimane Benaïssa, qui ont chacun écrit une courte pièce sur le thème du titre. Ces morceaux épars nous sont présentés dans un environnement de type *lounge* aménagé à même la scène, avec service aux tables, musique d'ambiance et promenade croisée au centre de l'espace. Quatre duos s'y succèdent en autant de variations sur l'altérité, celle qui naît de la différence des corps, mais aussi des paroles. Somme toute

Les Nigauds de Carlos Liscano
(Théâtres de Nîmes), présentés au
FAIT. Sur la photo : Henriette Torrenta
et Jean Lebeau. Photo : FAIT.

inégaux, ces quatre textes ont néanmoins permis d'admirer de fort bons interprètes, en particulier Thierry Coma qui incarne un comédien venant tout juste de se faire refuser le rôle d'Hamlet parce qu'il est noir !

La deuxième pièce européenne est aussi un duo. *Les Nigauds*, de Carlos Liscano, oppose Ké et Kou, la première traînant péniblement le second, confortablement installé sur un long manteau qui leur sert de vêtement commun. Kou est visiblement décidé à ne démontrer aucune bonne volonté face aux efforts de Ké. Ils cheminent ainsi depuis toujours, sans doute pour toujours, de sorte que l'on comprend vite Ké de ne pas apprécier l'attitude paresseuse de Kou. Heureusement, elle saura trouver, à travers chantage, manipulation et séduction, le moyen d'inverser progressivement les rôles, et c'est à son tour assise sur le manteau traîné par Kou qu'elle poursuivra la route au terme de la représentation, quarante minutes plus tard. Il y a du Beckett là-dedans, à la fois dans l'action et dans le langage minimal des personnages, mais teinté d'une telle légèreté que cette pièce s'adresse vraiment à toute la famille ; le discours absurde qui s'en dégage rappelle d'ailleurs celui de cet autre duo « pour toute la famille » que formaient Sol et Gobelet. *Les Nigauds* bénéficient par ailleurs de l'interprétation tout en contrôle des interprètes, Jean Lebeau et Henriette Torrenta, qui s'installent chacun dans un registre opposé pour accentuer les contrastes entre les deux personnages.

Prophètes sans dieu, de Slimane Benaïssa, navigue en eaux plus profondes, c'est le moins que l'on puisse dire... Moïse y côtoie Jésus sous le regard d'un Auteur qui souhaite élaborer une pièce à partir de leur discussion... à laquelle doit aussi impérativement prendre part Mahomet, qui est toutefois absent ! Le sujet : comment leurs descendants réciproques, tous petits-fils d'Abraham, en sont-ils venus à se faire la guerre et à se définir en rivaux haineux ? La parenté des communautés juive, chrétienne et musulmane est incontestable, alors que s'est-il passé depuis que ces prophètes ont légué une large partie du monde à leurs peuples respectifs ? Le débat, qui se voulait réconciliateur, s'envenime toutefois rapidement lui-même, et l'absence

de Mahomet n'est certes pas pour aider, bien qu'elle soit tout à fait normale puisque le Coran interdit toute représentation humaine du prophète et que l'on se trouve sur une scène de théâtre... Voilà une pièce qui a beaucoup plu aux spectateurs ! La richesse de la réflexion – on ne peut plus pertinente de nos jours – s'y double d'un humour vif, ce qui sert bien l'évidente prétention pédagogique de l'auteur. L'allégorie théâtrale déborde d'ailleurs en cela de la simple mise en abyme et confère à la représentation une portée voisine de celle d'une conférence ou d'un débat public ; à cet égard, que la pièce ait été présentée dans une salle du cégep de L'Assomption, situé

Un Noir, une Blanche de Lise Vaillancourt, Carlos Liscano, Daniel Keene et Slimane Benaïssa. Coproduction du Théâtre Hector-Charland, du Théâtre de Nîmes (France) et du Théâtre Varia (Belgique), présentée au FAIT en 2003. Photo : FAIT.



en face du Théâtre Hector-Charland, n'a fait qu'accentuer cette impression...

Regard sur le théâtre ontarien

Sans parler d'un véritable hommage au théâtre franco-ontarien, l'accueil que le FAIT a réservé à deux troupes établies en Ontario a tout de même permis de belles rencontres, d'abord artistiques mais aussi humaines. Seules trois productions ont été présentées, soit deux du Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO) et une autre du Théâtre Français de Toronto (TFT), les *Contes de Toronto* de Guy Mignault; pas de quoi se faire une idée véritable de l'état présent du théâtre francophone chez nos voisins immédiats. Heureusement, une table de discussion réunissant André Perrier (TNO), Guy Mignault (TFT), Joël Beddows (Théâtre la Catapulte) et Claude Guilmain (Théâtre la Tangente) a permis d'éclairer les conditions – difficiles – dans lesquelles ce théâtre se développe actuellement, mais aussi de souligner l'existence d'une relève prometteuse, sensible aux nouvelles technologies. Tous s'entendaient par ailleurs pour dire que les animateurs actuels du théâtre ontarien de création pouvaient difficilement éviter cette mission commune fondamentale qui est de lutter contre une certaine perte d'identité guettant les Franco-Ontariens, bien au-delà de la seule réalité linguistique.

Le TNO s'est donc présenté à L'Assomption avec deux productions de grande valeur dans ses bagages, soit *Du pépin à la fissure*, de Patrice Desbiens, et *Nuits d'ailleurs : Sahel*, de Franco Catanzariti. Cette dernière pièce fut offerte en lecture en raison des difficultés que posait le transport des décors, mais ç'aura été un mal pour un bien tellement la seule combinaison des mots et des voix a suffi à conquérir totalement les spectateurs entassés dans la petite salle du Vieux-Fort L'Assomption. Le texte de Catanzariti expose les derniers instants de la vie d'une femme et de sa fillette perdues dans le désert du Sahel : au fil de vingt-deux tableaux, la mère s'affaire à préparer son enfant à la mort, tandis que celle-ci lui oppose son espoir inébranlable en leurs chances de survie... Outre la valeur même de cette œuvre qui explore la mort de manière sensible et poétique, c'est surtout l'interprétation de l'enfant par Pandora Topp qui a ébranlé le public, la comédienne n'étant pas plus âgée que son personnage, lequel se révèle très exigeant, tant émotivement que physiquement ! Cette pièce a d'ailleurs terminé deuxième au scrutin du prix Coup de cœur Télé-Québec (nous y reviendrons).

D'ici et d'hier

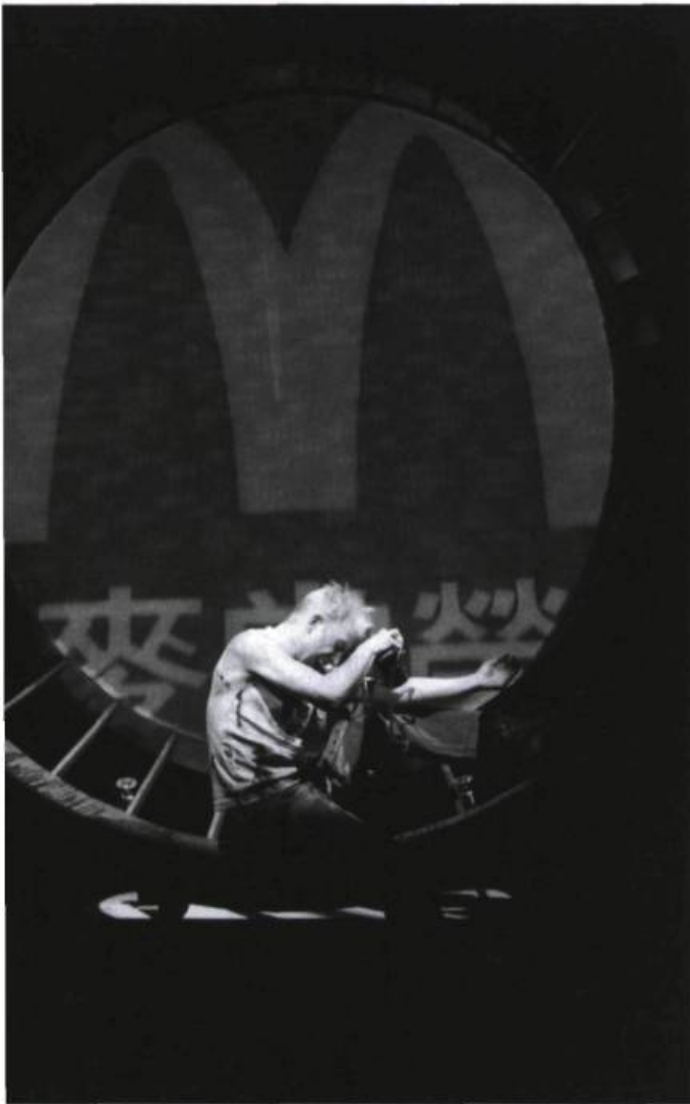
Cela semble être une constante : chaque édition du FAIT a glissé dans sa programmation une ou deux productions jouissant d'une notoriété incontestable, ce qui leur



Nuits d'ailleurs : Sahel
de Franco Catanzariti.
Spectacle du Théâtre du
Nouvel-Ontario, présenté
au FAIT. Sur la photo :
Pandora Topp et Jasmine
Therrien. Photo : FAIT.

confère un peu le statut de « locomotive » de l'événement. Ce fut *les Sept jours de Simon Labrosse* en 2001, *le Rire de la mer* et *Mémoire vive* en 2002, c'était maintenant le tour du *Ventriloque* de Larry Tremblay, mis en scène par Claude Poissant¹, qui amorçait à L'Assomption sa tournée québécoise. Je ne m'attarderai pas sur ce spectacle dont on a déjà beaucoup parlé, si ce n'est pour préciser que le public local a semblé beaucoup l'apprécier et que son déménagement dans un environnement très différent de l'Espace GO n'a pas posé problème.

2025, l'année du serpent, écrit et mis en scène par Philippe Ducros. Spectacle du Théâtre du Grand Jour, présenté au FAIT. Photo : Maxime Côté.



S'il ne refuse pas ces « locomotives », le FAIT semble toutefois se faire un point d'honneur de proposer en parallèle plusieurs autres reprises de pièces moins connues – et souvent moins médiatisées – pour lesquelles le passage au FAIT constitue peut-être

une dernière occasion de rencontrer le public. Cette année, on a ainsi eu l'occasion de voir (ou revoir) *Jocelyne est en dépression*, *les Célébrations*, *Fenêtres* (une production locale du Théâtre de L'Impromptu de L'Assomption) et surtout *2025, l'année du serpent*. Entre toutes, cette œuvre de Philippe Ducros, au texte inventif et à la mise en scène rude à souhait, était en effet celle qui confirmait le mieux la volonté d'accueillir l'innovation au FAIT. Qui plus est, on aurait dit qu'elle réunissait à elle seule les principales préoccupations mises de l'avant par le reste de la programmation : l'altérité, la guerre, la famille, le pouvoir de l'image médiatique, l'art confronté à l'horreur du quotidien... Un beau coup de filet pour les organisateurs du FAIT, et une belle occasion d'applaudir une dernière fois (est-ce possible ?) cette magnifique production, aussi ambitieuse sur le plan du propos que sur celui de l'écrin scénographique.

Des lectures !

Par le passé, le FAIT a présenté en lecture publique quelques textes devenus ensuite des succès sur scène ; on pense à *Howie le rookie* et à *Cheech* en 2001 et au *Collier d'Hélène* en 2002. Quels seront les textes lus cette année qui connaîtront un destin semblable ? *Jouliks* de Marie-Christine Lê-Huu, mis en lecture par le Théâtre Les Moutons Noirs, connaîtra fort probablement une belle carrière : ce drame familial confrontant trois générations est ponctué de moments très durs ou très tendres, sans place pour les demi-tons. La complicité des

1. Voir le compte rendu de Diane Godin, « L'un et les autres », dans *Jeu* 103, 2002.2, p. 27-28. NDLR.

interprètes dépassait de beaucoup ce qu'on attend généralement d'une lecture, et on espère que Marie-France Lambert, Normand D'Amour, Catherine Bégin, Aubert Pallascio, Stéphane Gagnon et Marie-Christine Lê-Huu porteront eux-mêmes leurs personnages jusqu'à la scène. Les Moutons Noirs accumulent les distinctions depuis leurs premières pièces; parions que celle-ci ne fera pas exception.

La Cadette d'Annie Ranger, présentée par le Théâtre I.N.K., reprend elle aussi à sa manière la thématique de la famille, cette fois en exposant la relation difficile de deux sœurs dont l'une, la cadette, a un retard mental. L'aînée revendique auprès de ses parents le droit de prendre son envol loin de cette sœur qui canalise depuis toujours toute l'énergie de la famille, mais elle peine à se défaire du sentiment de culpabilité qui accompagne nécessairement ce désir... Le texte d'Annie Ranger est touchant et équilibré là où on aurait pu craindre un excès de sentimentalisme et des écarts stylistiques abusifs entre les répliques de la cadette et celles du reste de la famille; au contraire, et sans doute beaucoup grâce au jeu solide de Marilyn Perreault et de Julie Beauchemin, on est rapidement happé par ce drame humain que l'on fait sien sans s'en rendre compte et qui laisse le spectateur orphelin de cette famille adoptive au terme de la brève heure de lecture...

Non loin des préoccupations de 2025, *l'année du serpent*, deux autres lectures ont abordé le sujet délicat de l'intime confronté à l'exil et à la guerre. Mariane Cadieux, une jeune auteure originaire de L'Assomption, a écrit *Choisir Mathias* après avoir séjourné pendant quelques mois en Haïti à titre de vidéoreporter. Sa pièce est à la fois un hommage à ce pays et une illustration poétisée des traumatismes hérités de la guerre et de l'exil. Comme ce texte a déjà été monté à l'UQÀM dans le cadre des productions libres de l'École supérieure de théâtre, on assistait ici à une mise en lecture largement appuyée par la musique et les éclairages, avec même une séquence chorégraphiée particulièrement réussie. Voilà très certainement une autre pièce qui mériterait de se retrouver sur une scène professionnelle...

Les Eaux glauques de Catherine Venne, également issue de l'École supérieure de théâtre de l'UQÀM, placent en trame de fond le conflit qui a marqué le Kosovo et lui superposent les échanges de deux amants en instance de rupture. Sacha choisit d'offrir ses services de comédien à ce que l'on devine être l'organisme Clown sans



La Cadette d'Annie Ranger.
Lecture présentée par le Théâtre
I.N.K. lors du FAIT en 2003.

frontières, tandis que Marine, nimbée d'absolu, ne comprend pas pourquoi il veut ainsi s'éloigner d'elle pour partir au front. Leurs voix se croisent en deux monologues alternés qui illustrent davantage qu'ils ne l'expliquent tout ce qui les sépare, de sorte que l'on comprend finalement que ces deux discours sont eux-mêmes décalés dans le temps et que la rupture a déjà eu lieu...

Le prix Coup de cœur Télé-Québec

Finalement, le prix Coup de cœur Télé-Québec est allé à *Lentement la beauté*, une création collective du Théâtre Niveau Parking où il est question d'un homme ordinaire qui sort bouleversé d'une représentation des *Trois Sœurs* et voit dès lors sa vie sous un tout nouveau jour². Présentée en clôture du festival, cette démonstration d'une renaissance au contact du théâtre aura manifestement touché le public, et avec raison. Jack Robitaille y apparaît fragile et attachant, avec juste ce qu'il faut de retenue pour permettre aux spectateurs de s'identifier à son personnage en processus de métamorphose. Une belle réussite couronnée par un prix mérite !

Une marche à la fois...

Le FAIT 2003 n'en est qu'à sa troisième édition et déjà on sent une évolution, une progression vers une formule qui placerait ce festival dans une belle position sur l'échiquier des rendez-vous du genre. On ne parle pas d'un rival du FTA, mais très certainement d'un complément utile. Idéalement, le volet « reprises » gagnerait à céder plus de place aux « premières », au moins à l'échelle métropolitaine. Les lectures publiques sont sans nul doute devenues une force, mais il faut espérer que cette belle vitrine attirera de plus en plus de jeunes troupes et auteurs talentueux et désireux de rencontrer le public avant de se lancer dans l'aventure de la production. L'ouverture au théâtre d'ailleurs, selon une volonté avouée de la direction du FAIT, pourrait être plus grande encore, ce qui contribuerait sans doute à attirer le public métropolitain... Car il ne faut pas se leurrer : la réponse du public local étant déjà très bonne, ce sont les amateurs de théâtre de Montréal qui sont dans la mire des organisateurs du FAIT. **j**

2. Voir le compte rendu d'Isabelle Tremblay, « Un hymne à l'existence », dans *Jeu* 108, 2003.2, p. 31-33. NDLR.